



Nombre de document(s) : 1
Date de création : **11 novembre 2009**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

Lettre ouverte à Désiré Nisard
Le Nouvel Observateur - 5 octobre 2006..... 2

Ce document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.

Livres

Lettre ouverte à Désiré Nisard

Jean-Louis Ezine

Monsieur et cher confrère,

Il vous en arrive une bien bonne et vous allez faire des envieux dans le petit monde des lettres, où les réputations, souvent, ne survivent ni aux auteurs ni à leurs livres : vous venez de ressusciter ! Sans crier gare et presque sans motif, quand bien même vous militâtes à la tribu numérotée des « immortels ». Dans la société des critiques littéraires, assez peu sujette aux effusions posthumes, le phénomène est si rare qu'on peut parler de miracle, à tout le moins de prodige. Oui, vous, Nisard Désiré, Jean-Marie, Napoléon, né le 20 mars 1806 à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), mort le 27 mars 1888 à San Remo (Italie), ayant tenu tribune au « Journal des Débats » puis au « National », autant dire à gauche, à droite, vous dont la vie et l'oeuvre n'avaient ouvert qu'un boulevard à l'oubli (à quoi vous a-t-il donc servi, ce fauteuil académique si impoliment arraché au grand Musset soi-même ?), vous voilà rendu à la plénière arrogance d'un médiocre commerce qui vous signala dans les emplois affligeants d'anti-Musset, anti-Hugo, anti-romantiques, anti-Sainte-Beuve, anti-tout.

On doit tout aussitôt convenir que, si Eric Chevillard vous ressuscite dans un roman dont vous êtes le héros, c'est pour vous assassiner derechef

par toutes les techniques répertoriées au catalogue des cruautés : l'ironie, la délation, le quolibet, la massue, la dague, le poison, la cage de Louis XI et même la charge de sanglier. Un supplice exceptionnel : on sait en effet que le sanglier ne charge que s'il est provoqué (c'est d'ailleurs là sa grande différence avec le critique littéraire).

Tant de haine étonne, surtout si on la rapporte à votre statut de trépassé notoire. Il n'est pas de meilleur sédatif que le néant, nulle médication plus tranquillissante : je suis sûr que vous n'avez rien senti du martyr que cet énervé vous inflige. Vous vous souvenez du mot de Fernand Desnoyers ? Vous l'avez croisé quelquefois, celui-là, ce poète maigre et scandaleusement ronchonneur qui a dû, un jour ou l'autre, vous taper d'un verre au Café de Madrid, il faisait ça avec tout le monde. Il a dit, c'est même pour ce mot seul qu'il est passé, lui, à la postérité : « Il est des morts qu'il faut qu'on tue ! » Vous vous souvenez, bien sûr. C'était même à propos d'un de vos illustres collègues en immortalité, Casimir Delavigne, sa bête noire, sa tête de Turc, une obscure querelle de boutiquiers lyriques. Quinze ans après la mort de Casimir, Fernand le haïssait encore. Le haïssait assez pour se rendre au Havre le jour où on inaugurerait en

grande pompe la statue de l'archi-disparu et déclamer là, d'une voix forte, devant officiels et public médusés : « Habitants du Havre, Havrais, / Je viens de Paris tout exprès / Pour insulter à la statue / De Delavigne Casimir ! / Il est des morts qu'il faut qu'on tue / Dans l'intérêt de l'avenir ! »

Ce quasi-attentat fit grand foin à l'époque dans les feuilles libérales où vous chroniquez en majesté. Eh bien il semble que vous ayez trouvé à votre tour ce bourreau posthume, ce vengeur tardif qui vient solder, au nom de l'avenir, des comptes éteints depuis la nuit des temps. Encore Delavigne et Desnoyers se sont-ils un peu frottés, de leur vivant, quand l'auteur Eric Chevillard ne saurait rien vous reprocher, à vous le critique professionnel, sinon de ne l'avoir, en effet, jamais lu. Vous avez manqué « Mourir m'enrhume », vous avez ignoré « le Caoutchouc décidément », vous dormiez à la publication de « la Nébuleuse du crabe », vous avez raté « Un fantôme » et vous ne semblez pas pressé de réagir à « Démolir Nisard », ça fait tout de même beaucoup. Tant d'incuriosité lasse. Chevillard était pourtant l'avenir, votre avenir, Nisard.

C'est que vous n'étiez pas bête, mon vieux. Pas très sympathique, mais pas bête non plus. Vos écrits le

démontrent. Cette idée de dissimuler une blquette de quinze pages sous la contrepèterie d'un titre licencié pour donner à votre carrière une vague hypothèse libertine : chapeau, Nisard ! Très moderne, ça, très canaille pour un thuriféraire de Bossuet. Tout le monde s'est demandé si « le Convoi de la laitière », que personne n'avait lu, ne devait pas se traduire : « Vois le con de la laitière ». Tout le monde a cru aussi à votre histoire, à l'histoire du député Nisard, de l'académicien Nisard, du

professeur d'éloquence latine Nisard, du critique littéraire Nisard, de l'angoissé Nisard traquant partout dans les arrière-boutiques et pendant plus d'un demi-siècle les exemplaires compromettants de son infernal opus pour les détruire et sauver son honneur en perdition. Ce livre n'a jamais existé ! Bidon, la laitière ! Elle gît sans gloire, ébauche pas même déflorée, au trente-sixième dessous d'un sommaire de la « Revue de Paris ».

Pour un peu, vous réussissiez l'entourloupe du siècle : l'écrivain qui passe à la postérité, ni vu ni connu, avec un livre imaginaire. Et qu'il renie, par-dessus le marché. Nisard sus à Nisard. Démolir Nisard, qu'avez-vous jamais fait d'autre ? Hélas, il n'y avait rien à démolir dans cette crèmerie, semble se désoler Chevillard : mais du rien peut-on faire un fromage ?

«Démolir Nisard», par Eric Chevillard, Minuit, 174p., 14euros.

© 2006 Le Nouvel Observateur ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-20061005-OB-318649 - Date d'émission : 2009-11-11

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)